



Bruno Krebs

L'ÎLE BLANCHE

Monique Tello

L'ATELIER CONTEMPORAIN, 2015
FRANÇOIS-MARIE DEYROLLE ÉDITEUR





Mer frigide longue jetée noire
deux trois cargos amarrés
tendent leurs câbles

pâtés en boîte chips et petits pains
rayons obscurs javellisés on piétine
chacun déballe ses devises
les caissières sortent leurs calculettes
fin de journée elles aussi ont pris leurs billets
grand week-end et croisière en perspective

la passerelle mène droit au salon avant
plafonds bas il faut pencher la tête
les fauteuils les tôles tremblent par à-coups
le quai sa muraille s'écartent déjà coques et moules
longues guirlandes d'algues noires
tant de monde nos haleines embuent les vitres
je trébuche m'affale sur une fille entre ses genoux
glisse mes jambes puis mes fesses sur le siège mitoyen
les uns les autres s'interpellent momentanément séparés
la fille fait des mots croisés je m'y plonge aussi
la grille ses définitions
m'alourdissent les paupières
j'effleure son épaule du menton






l'île blanche à peine quitté l'estuaire on l'aperçoit
une haie de pins au sud file débordée
puis les roches rousses du cap
l'île blanche argentée
vagues brisées inaudibles
les machines labourent un courant ici plus sombre
l'île suspendue danse à l'horizon
rien d'autre après
juste le ciel les flots pailletés
et l'île recule brume légère se fond
s'efface indistincte
j'aurai pris le mauvais navire
des récifs passent livides sous le guano
la houle se creuse asperge les hublots
je lappe un yaourt avec le doigt
épluche une orange m'essuie la main contre mon pantalon
mer trop forte à présent portes verrouillées
interdisent de gagner le pont
des religieuses papotent avec les caissières
je sors mon vieux policier pages jaunies pelucheuses
coups de théâtre sanguinaires règlements de compte
j'ai beau les connaître chaque fois sursaute

Église tiare noire ses écailles ruissellent
magasins souvenirs leurs auvents
gouttières crevées vomissent des torrents
rien qui entame l'humeur joyeuse de mes camarades

après la pluie soir doré
j'avise une enceinte en retrait
portail noyé sous les ifs et le lierre

sa plaque mouchetée de lichens annonce
Villa Pierre Lefèvre comme à l'entrée d'un mausolée
impossible d'en forcer la grille rouillée
mais plus bas une allée dérobée
son tapis d'aiguilles étouffe mes pas
Lefèvre oncle ou cousin sûrement du côté de mon père
la bâtisse haut cube en granit persiennes closes écaillées
pins et chênes s'égouttent sur les rhododendrons
terre et sable rouges mêlés découvrent leurs racines
un ruban miroite s'élargit entre les feuillages
bras de mer file sans doute vers le large
des phares trouent la berge en face
échos distants de fête foraine

Longues tables et nappes blanches
portes-fenêtres donnant sur le parc
voyage retrouvailles nous ont déjà si fatigués
alors quand arrive un premier plat
tarte au tourteau crème fraîche
personne n'a déjà plus trop faim
sur l'estrade on a dévoilé la pièce montée
grande rumeur puis silence
cousin et cousine très enjoués annoncent leurs fiançailles
le fiancé nonchalant ouvre sa braguette pantalon noir lustré
la fiancée en extrait un gros chibre bandé
gland rose pâtissier
puis en deux temps trois vifs mouvements de poignet
en extrait un furieux jet de semence
lequel au lieu d'arroser le gâteau comme prévu
j'imagine asperge le tableau de maître accroché en arrière-plan
une toile de mon père nombre d'or trois mètres sur quatre



barres schisteuses lignes turquoise alternées
tous nous observons ahuris la performance
le sperme qui redescend se ramifie peu à peu
dessinant son arbre généalogique
selon les accidents le grain de la matière

grand-père ne pipe mot bouche bée plisse le front
écarquillant les yeux derrière ses lunettes dorées
grand-mère près de moi émet un petit rire commente doucement
look at all the jism they've spitted on the painting
tout le foutre craché sur la peinture
son anglais lui revenant morte du College for girls de Scutari
ricane coquine en dépit de sa faiblesse et maigreur extrêmes
indigné je me lève et gravissant les marches
hospille cousins et neveux vous n'avez donc nulle honte
un tableau qui vaudra bientôt des millions un trésor national
votre héritage notre patrimoine à tous
ils contemplent la toile un peu gênés
ça représente quoi demande le plus jeune
et il s'appelle comment ce crétin j'enchaîne
à quoi un oncle me répond tristement
celui-là toujours son nom m'échappe
enfin l'aîné décrète pas grave on va lessiver au savon
un autre se récrie jamais le savon n'effacera le foutre
il faut du détachant boulangerie pas loin encore ouverte
elle fait droguerie également
quand la grand-mère soudain réagit fulminant
bande de chenapans et d'ingrats qui jamais ne venez nous visiter
elle parle de l'hôpital du mouvoir où comme moi chacun se dit
qu'il y passera la semaine suivante
puis laissant passer les semaines et les mois
plus personne ne sait plus vraiment s'ils vivent encore

depuis le temps des années maintenant

estomac noué
chacun attaque le soufflé langouste et grenade
grand-père somnole dans son fauteuil
le champagne détend les gosiers
grand-mère tricote frénétique
rires et bavardages ont repris

face au potiron flanqué de quatre homards givrés
grand-père d'un coup ranimé se redresse
et levant sa coupe qui tanguet et déborde
félicite chaudement fiancés oncles tantes cousines et neveux
les remercie de leur affectueuse présence
les assure tous de son amour éternel
rince son champagne cul sec
puis se rassoit souriant doucement
à travers ses grosses lunettes embuées

beaucoup repartis nuit tombée
fenêtres grandes ouvertes sur la rivière
quelques invités conversent encore à voix basse
un homme s'assied devant moi croisant les jambes
semble lui aussi goûter le murmure qui remonte des flots
j'hésite un instant puis me penche timide
mister David Jones si je ne m'abuse
son œil vairon sans ciller me fixe
il porte une cigarette à ses lèvres la fait rougir
puis en évacue les cendres d'un coup de pouce
vous êtes un grand poète je murmure
I know me répond-il
quoique sans arrogance excessive



voudrez-vous trinquer avec moi je poursuis
il acquiesce mais refusant le whisky offert
pose sur la table un jéroboam débouché
verre emperlé par le froid
cadeau d'amis à lui un château des environs
personnellement pas château vraiment plutôt manoir
quoique d'une beauté si vous saviez si vous n'êtes pas trop pressé
monsieur Jones je vous emmène
on y trouvera sûrement du champagne aussi
et puis des barques couchées sur la vase
vous verrez comme c'est pittoresque

Branchages feux follets
le granit sous la vigne étincelle
phares et appels croisés étouffés
le clapot monte envahit les baies

mon père ses parents ultimes funérailles
tout le ban et l'arrière-ban des familles convié
certains paraît-il venus d'Argentine et même des Kerguelen
lambris bitumeux tentures bleu poussière
chacun évalue discrètement tableaux et porcelaines
un colosse barbe noire vérolée me confie sa carrière d'espion
évoque Trieste et l'Autriche-Hongrie après trois coupes
écarte son plastron dévoile anciennes livides cicatrices
mon parrain grand uniforme de la royale ressuscité
si jeune toujours et chaleureux me prend sous son aile
me présente proches vivants ou disparus
entend me faire profiter de nos liaisons communes
me pousser à renouer avec une vie nouvelle
et sûrement bien plus prometteuse

grand-père a revêtu son manteau d'amiral un peu ample
tant la mort l'amaigrit quoique sourire bien joyeux
il accueille ses hôtes lissant sa moustache jaune
hausse et rabaisse ses épais sourcils blancs
s'exclame à tout bout de champ
épatant vraiment épatant
tortille ses longs doigts de pieds nus
dans sa vieille paire de godasses sans lacet

grand-mère alitée dentelles de lin sous baldaquin
me chuchote inquiète tu brûleras un cierge pour notre salut
un cierge à la sainte Vierge et puis un autre à saint Joseph
n'est-ce pas

une rousse très férue de généalogie
me bombarde de questions sur mes antécédents
elle-même ayant fait longue retraite en monastère
devant mon air perplexe
me demande à brûle-pourpoint si j'ai conservé la foi

d'autres invités encore attendus et parc si sombre désormais
il faudra investir le pavillon dresser plus grandes tables
allumer un feu tout une organisation
ma cousine héritière débordée
ses frères en smoking papillonnant ivres morts
jacassent chasse à la grouse et chevaux
je me suis proposé pour la vaisselle
planté devant l'évier en pierre sans éponge ni détergent
lave à grande eau glacée mon chien m'observe
j'observe la pinède son lit d'aiguilles
laissant sécher la vaisselle sors sur le seuil
cet arbre lui trouve un air bien dégarni côté sud



une tempête récente ayant brisé net plusieurs branches
éparpillées au sol j'en ramasse une
et bras tendus sur la pointe des pieds
patiemment avec de la ficelle goudronnée la raccommode
réitère l'intervention à plusieurs reprises
puis recule pour juger du résultat
le pin fait meilleure figure ainsi rafistolé
mais il faudrait une bonne pluie maintenant
pour que la sève circule à nouveau
des racines jusqu'aux extrémités

logé dans une chambre en soupente draps glacés
houx et buis géants obstruent le ciel
marée haute la pluie embue les carreaux
une chouette s'éveille une autre lui répond

dans la cour des coffres claquent
sous le crachin robes feutres et manteaux
Danois grognons toute une famille on les retient en bas
restes de plats passés au micro-ondes les feront patienter
chambres pas ce qui manque mais lits défaits
les Danois râlent ils ont sommeil
conversation laborieuse même en anglais
flairent nos animaux scrutent dégoûtés les toiles d'araignées

le téléphone grésille
câbles passés sous les chênes
deux kilomètres pour rejoindre la route
vieux combiné noir je tends l'oreille
mais phrase si longue très vite en perds le fil
puis écoutant le silence à l'autre bout
m'inquiète et claironne oui par acquis de conscience

la voix interloquée reste un temps en suspens
puis sèchement me fait comprendre qu'il s'agit d'une interview
et que je ferais mieux d'écouter plus attentivement
sauf à me faire prendre pour un abruti
et lui aussi par la même occasion
n'ai-je donc pas entendu parler de la foire aux écrivains
non j'assure mollement on n'entend pas grand-chose ici
voyez-vous et d'ailleurs tenez les ampoules clignotent
alors faites vite ça va bientôt couper

lis dressés sur la table de banquet
jardin grand soleil de mai les allées tout fleurit
poiriers et cognassiers parterres d'hémérocailles
on a des Anglais maintenant et des Libyens je crois bien
ou Syriens mais tous parlent anglais ou à peu près
et leur teint ne suffit pas à les distinguer
d'autant que mariés à l'étranger enfants très mélangés
les échanges se prolongent très tard dans la nuit
certains pas encore remis du décalage
ni de ce conflit qui prend des proportions inouïes
les populations les armées ne cessant de se déplacer
au fil des combats des trêves et renversements d'alliances
on évoque des régions entières effacées de la carte
comme calcinées par le passage d'une comète
un séisme a enflammé les forages de la Caspienne
un tsunami balayant les Aléoutiennes
ses répliques sont allées submerger
jusqu'aux deltas de l'Inde et du Bangladesh
d'aucuns murmurant même qu'il faut s'attendre à pire
que l'histoire irrémédiablement recule

les Anglais leur jeune dogue a saisi le soulier de ma mère



escarpin en velours noir il y plante ses dents très pointues
j'ai bien du mal à le lui enlever craignant de tout déchirer
l'Anglaise picorant une salade lardons pommes de terre
fait mine d'ignorer l'agression
quand lui se répand en excuses
tient absolument à rembourser le soulier
sa veste en poil de marmotte chemise à petit carreaux
transpirent la politesse
mais simple chausson de danse et si vieux
observe ma mère sûrement ne justifie pas tant d'embarras
quand l'Anglais pour se faire pardonner
propose de partager avec nous
leur amère tarte à la rhubarbe

ils ont déjeuné tard le jour faiblit déjà
quelqu'un s'affole pas de porto pour l'apéro
je me propose bourg le plus proche pas si loin
même à sept heures trouverai bien boutique ouverte




prenant la voiture hésite devant un carrefour
choisis cette route abrupte
ciel désormais assombri
aborde une rue pavée
place déserte quelques lumières pourtant
vitrines et toitures au crépuscule cuivrées
quand le moteur tousse puis rend l'âme

cramponné au volant je reste pétrifié
fixe l'église à travers le pare-brise
comme si de ce lieu jamais
je n'allais pouvoir repartir

devant l'église nouveau monument à Vincent
une silhouette s'affaire sur son échafaudage
dans le halo d'un réverbère
je n'en distingue que le dessin
très académique à première vue
comme je m'approche un trio de bonnes sœurs également
mais vite en retrait quand elles découvrent le sujet
danseuse de french cancan et sa partenaire
lui tête une débordante mamelle
les religieuses s'éloignant à petits pas effarouchés
seul au pied de l'artiste je suis quelques instants
son geste appliqué puis n'y tenant plus
lui jette sévère
vous n'êtes qu'une nullité
elle m'adresse un bref regard étonné
et sans répondre reprend son ouvrage
apparemment trop absorbée pour me contredire

au sortir du bourg la pente s'accentue
le plateau s'évase blés coupés ras
bosquets avalés par les ténèbres
quelques pommiers décharnés
le gravier brûle la corne de mes talons
le ciel s'épaissit puis s'entrouvre
arrose en faisceau le cimetière
par-dessus les murets la toison de lierre
qui noircit leurs stèles jumelles
Vincent et Théo
le vent soulève une nappe d'encre
la rabat sur les friches les vallons creusés plus loin

bientôt redescendre



couper la grand-route rectiligne
ses peupliers puis remonter jusqu'à la croix
veste à l'épaule l'autre bras nu
exposé à la fraîcheur du vent

Aube champs et branchages embrumés
notre voisin fermier sorti d'un bois obscur
chaussé de bottes marche à si longues enjambées
son imperméable noir déboutonné flotte
sans ralentir il me fixe d'un œil exorbité
je le trouve bien grandi d'un coup
ses épaules tranchent l'azur laiteux
il balbutie passe son bras noueux sous le mien
me force à faire demi-tour me soulève presque
tout en crachant oh voisin j'ai commis
de bien grands d'horribles crimes
là-bas cette nuit
du geste me désigne en arrière les bois profonds
leurs ténèbres fumeuses
puis pressant l'allure
m'entraîne comme fuyant le diable

je l'ai ramené chez nous affalé devant la fontaine
jambes tendues sur une chaise de jardin
l'écoute s'épancher par bribes et hoquets
toute la nuit pris d'une folie sanguinaire
il a massacré biches et chevreuils et même des faons à la dague
et à la hache les vaches même certaines leur a fendu le crâne
pour seule explication marmonne et répète désemparé
saloperies de bestiaux
je lui sers une rasade de gnôle pour le requinquer

quand une rumeur balaye l'allée
costumes noirs et serviettes en cuir
ils ont dû garer leurs véhicules plus haut
passant sous le porche font irruption dans la cour
mon voisin monsieur Bérard lève un regard hébété
sur l'homme qui prestement s'installe sur la seule chaise vacante
les autres ils sont trois investissent les deux bancs de la tonnelle
puis ouvrant leurs sacs sortent des dossiers
le citadin me tend un papier
se présente substitut du procureur
la gravité du carnage imputé à monsieur Bérard
l'ayant s'excuse-t-il orienté vers ce mode opératoire inhabituel
debout derrière mon voisin accablé je lui presse l'épaule
l'assure de mon soutien défie ses accusateurs du regard
mais ma présence ne saurait être tolérée
le substitut m'enjoignant de rentrer dans mes pénates
et d'attendre mon tour
car moi aussi en ma qualité de témoin
il aurait certaines questions
quoique accessoires à me poser

je fais les cent pas plaque une oreille contre les vitraux du salon
entend monsieur Bérard gémir et vociférer
luttant comme en plein cauchemar
contre le souffle subtil du substitut filtré par les pins

Ma petite cousine très jeune encore
si l'on considère comme elle aurait dû vieillir
depuis le temps qu'on se connaît
mais non paraît à peine seize ans



quoique légèrement engraisée peut-être
cheveux noirs et toison noire jusqu'au nombril
jour et nuit traîne en déshabillé papillons scarabées dorés
se prélassa dans le canapé face à la grande fenêtre
même plein midi sa fourrure obscurcit le soleil
la famille bien sûr telle honte s'insurge
quand déjouer leurs stratagèmes de polichinelle
redouble nos rires ravive chaque fois notre désir

poubelles déjà pleines sac et valise également
des livres j'en découvre toujours plus
sous les lits et parmi les draps
histoires pour enfants cauchemars illustrés
garages miniature petites voitures et carrosses
dans un nouveau sac je les fourre entre coquillages
saintes vierges sans tête chapelets sans croix

je me suis pris d'affection pour ce petit enfant
il rit à tout bout de champ je le promène
ne comprends rien à ses babillages
mais on s'entend parfaitement
quand sa mère s'absente en ville
passée l'heure de la sieste
et qu'il braille au second étage je monte
je la prends pyjama trempé dans mes bras c'est une fille
je cherche dans la cuisine de quoi la désaltérer
les biberons sales traînent vides dans l'évier
je lui chante de vieilles chansons bretonnes
elles remontent à très loin mais ça la distrait

invités plus nombreux chaque soir
chocolat costaricain et whisky japonais

certains ont traversé le Takla-Makan d'autres conquis le Chaltén
je somnole sur ma chaise
la petite babille dans mes bras

ultime visite à la grève avant le départ
on enjambe les éboulis bas de falaise
dans la paroi une niche
regarde je fais à ma cousine
comme c'est étrange on ne m'a rien dérobé
le gros bloc d'améthyste les cristaux de quartz noir
la petite vierge d'ambre jaune
ne peux tout prendre reviendrai un jour qui sait
la cousine marchant sur les galets me confie sa passion
pour Justine et l'Imitation de Lammennais

coquillages en dernier mes costumes d'abord
soies gris perle et mandarine
cachemires et chemises jaune citron
valise carton pied-de-poule
son fermoir tordu ne ferme plus

au port crêperies tendues de noir on prépare les funérailles
il y aura des vaches pour conduire le corbillard
canots et thoniers déjà pavoisés

De cette austère bâtisse universitaire
sans autre avantage que sa gratuité
quelque événement inattendu
ayant précipité notre départ
il faut faire vite



et d'abord replier la carte avec soin
mais j'accepterais volontiers de l'aide
quoique juché sur cet escabeau
peine à atteindre ses punaises aux coins
la carte couvre le mur presque entier
elle couvre même notre voyage depuis le début
et bien des destinations encore
dont nous ne savons à peu près plus rien
le monde se transformant au hasard des traversées
à moins que nos illusions ne commencent à se dissiper
car des terres soi-disant civilisées
nous apparaissent aujourd'hui bien sauvages
leurs côtes bien montagneuses et déchiquetées
leurs peuplades même annonçant des périls
que jamais nous n'aurions imaginés
carte infiniment précieuse désormais
faute de quoi nous pourrions parfaitement tourner en rond
prendre une mer pour une autre
qui sait peut-être nous égarer
sans eau ni nourriture
aux confins d'un monde moins hospitalier encore
quand selon certains nous avons déjà parcouru
suffisamment de chemin
quoique trop éloignés désormais
pour songer revenir un jour à notre point de départ
si l'un d'entre nous s'en souvient seulement
carte laborieusement roulée puis pliée enfin je me détends
gobe quelques miettes de pâtisseries sur une table

quand intrigué par un roulement de pas dans les étages
poussant la porte j'en découvre qui titubent
tombent à genoux se relèvent

pour s'effondrer plus loin
dardant une langue tuméfiée

des êtres sortent furtifs de l'ombre tendent une main
esquissent un salut aussitôt mué en étreinte
puis relâchant leur proie s'effacent avalés
par les ténèbres des portes ou des escaliers
si vaste terrain leur est favorable
tout comme notre candeur
imaginant croiser des étudiants étrangers
puisque muets ou marmonnant des formules inintelligibles
mâles ou femelles je ne distingue rien de leur sexe
ni même leurs visages enduits d'une lympe assez opaque
pour ne révéler que le relief de leurs pommettes
le creux de leurs orbites où tressautent
deux prunelles incandescentes
leurs mains aussi accusant une maigreur remarquable
quand par éclairs elles fauchent la pénombre
rapides chauve-souris semblent se multiplier
peu à peu ils s'enhardissent culotte baissée
longues verges veineuses dans leurs prépuces
allument un bâton d'encens se livrent
à bien d'autres manèges extravagants
un simple baiser prolongé dans le cou
son haleine fétide me terrasse presque immédiatement
l'être a chuchoté *nox aeterna* ou quelque chose d'approchant
qui émane de sa noirceur satinée
je m'en écarte suffoquant cherche l'air
mais l'air déjà refuse d'affluer et je m'éloigne jambes fléchies
sens ma peau se hérissier
parviens arc-bouté à entrebâiller une fenêtre
aspire le parfum des buis entre mes dents

le force jusqu'au fond de ma gorge avec un sifflement
dans l'allée un grand chien noir gît pattes écartées sur le ventre
ses poils luisent blanchis par la sueur il ne bouge plus
mon chien qu'avez-vous fait à mon chien je halète
et ce faible feulement suffit à me déchirer les poumons
je tangué à travers les couloirs enjambe des corps inertes
d'autres rampent vagissant dans leur vomi
la grande bibliothèque rideaux tirés
beaucoup y ont trouvé refuge affalés dans les canapés
le souffle à la longue semble leur revenir mais la vraie vie
non car œil vitreux n'articulent que d'incohérentes syllabes
le discours de nos assassins discrets à peine plus logique
quand avec moi ils engagent la conversation
je ne saisis rien de leurs motifs
quoique comprenant qu'eux-mêmes
tout aussi morts que nous désormais
nous accueillent très volontiers dans leur grande famille
ne nous veulent plus aucun mal à présent
écran déroulé par-dessus la cheminée
une immense femme nue y gît allongée
chair grise sur fond noir
tous y plantent leurs regards
hochent la tête gencives blêmes
plient déplient leurs doigts d'araignée
dans un long bruissement de peaux sèches

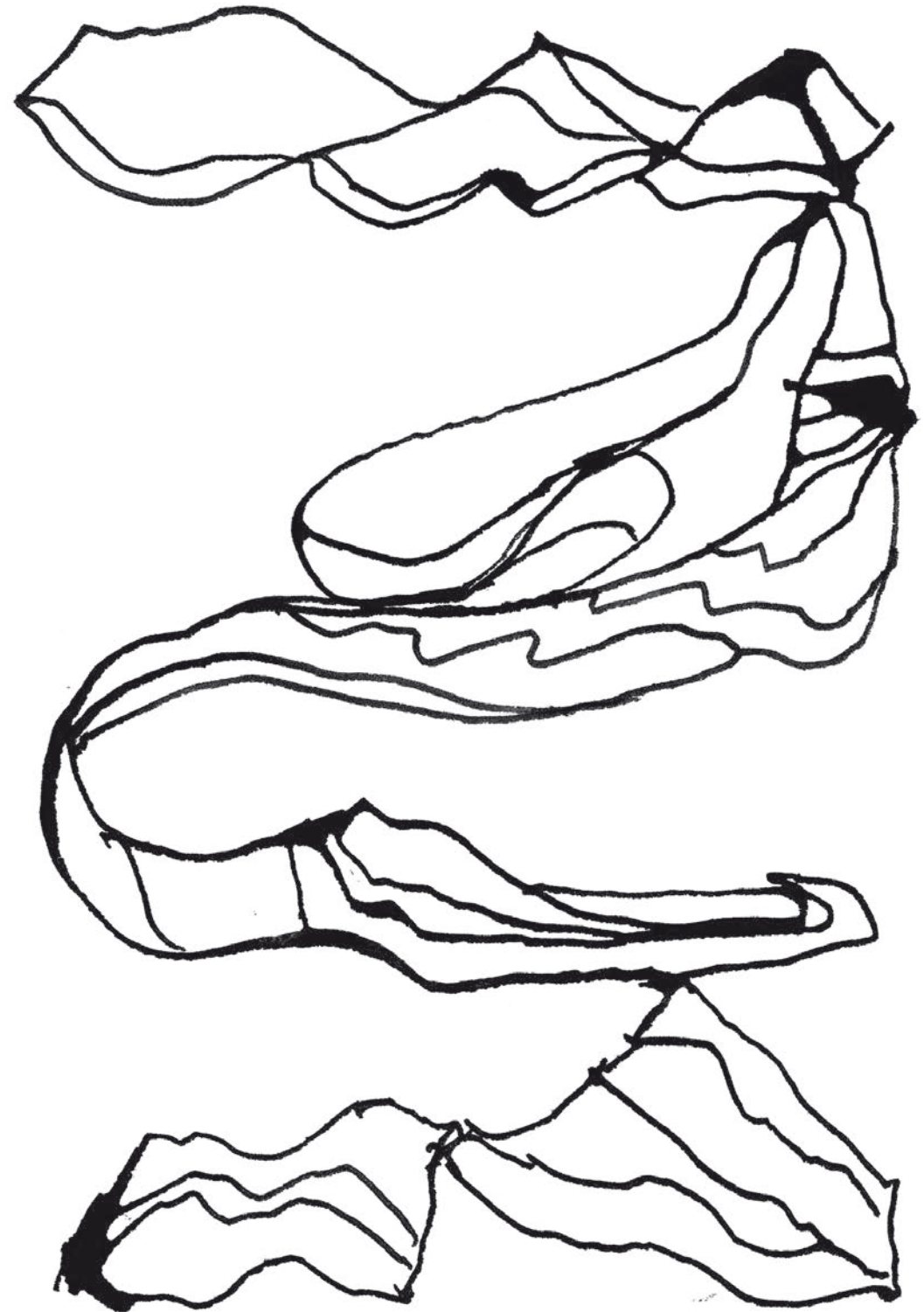
notre voyage devrait pouvoir reprendre d'ici peu
quelques jours de convalescence encore
et les plus faibles tiendront debout
certes rien jamais ne sera plus pareil
nos conversations naviguent sur un ton désaccordé





elle n'aurait pas suivi le même chemin supposé
se jetant à son tour par la fenêtre
toute la nuit qu'elle ne découvre pas les sinistres pantoufles
notre vieille fille au pair a campé assise en tailleur dans le couloir
suffisamment corpulente pour lui barrer le passage
au cas où le sommeil la surprendrait
et maintenant que me voici rentré
de ma funèbre escapade
fouillant le réfrigérateur affamé
mon oncle fulmine cheveux blancs électrifiés
me voue aux gémonies
sa voix si forte furie menaçant de me renverser
quand ma mère erre dans le couloir mes pantoufles à la main
bredouille et ressasse des vers de Racine je crois

la pièce ma mère la joue ma mère l'a écrite
il faut lancer les invitations au plus vite
tout un paquet d'invitations une centaine au moins
ma mère me dit c'est urgent depuis le temps
que la pièce est à l'affiche
on n'aura personne autrement
chacun son rôle moi je joue toi tu vas à la poste
elle m'a donné cent euros mais semaine dernière
poches déjà vides je fouille fébrile la salle de bains
trouve quelques timbres dans l'armoire à médicaments
pas assez pour tout timbrer enfin je verrai bien à la poste
obtiendrai peut-être des tarifs préférentiels
pourtant je tarde ne voudrais pas manquer non plus
Ivanhoé ni cette série policière qui précède
on y désosse vivant un chimpanzé
mon oncle a sorti un ananas pourri du frigidaire
prépare une salade de fruits invités en perspective

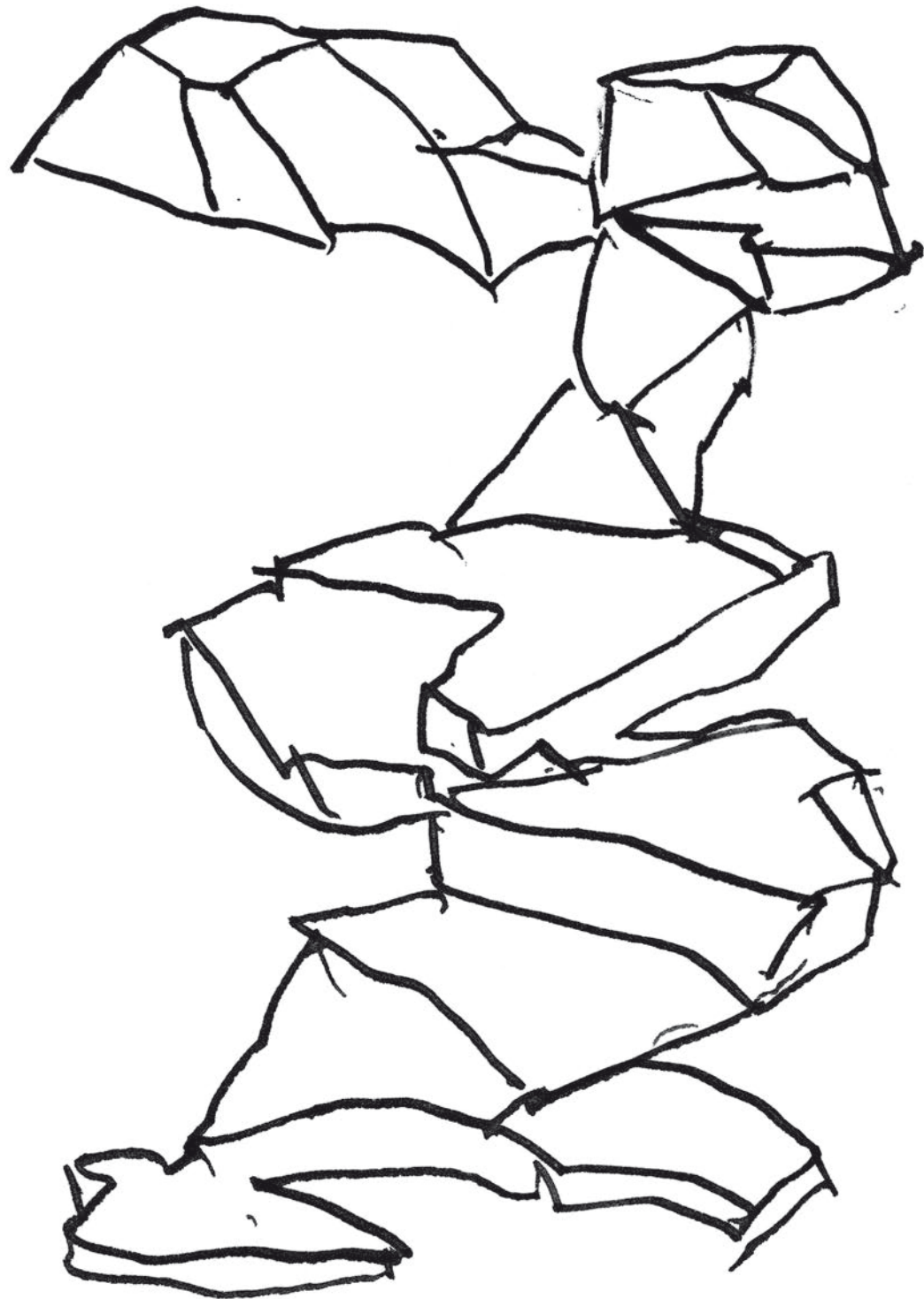




change de place entame une nouvelle conversation
ma voisine dans la pénombre ses yeux verts font veilleuse
coup de feu à l'écran je sursaute cherche sa cuisse
sommolant bave légèrement

Les examens ont lieu à l'hôpital centre universitaire et musée
hauts murs en brique çà et là criblés d'antique mitraille
une signalétique savante permet de s'y diriger
une lettre par bâtiment un numéro par étage
précédant celui du couloir puis de la salle
ainsi E 3 6 et 22 classification judicieuse
les couleurs rouge vert bleu et jaune
correspondant aux quatre points cardinaux
à condition d'éviter certains escaliers dérobés
faux raccourcis coiffés d'un bonhomme fluorescent
vous conduisent impromptu dans une annexe
chirurgie traumatologique salle d'archives
ou de conservation paléontologique
voûtes piliers en fonte on voyait grand alors
sans trop se soucier de chauffage ni de lumière
couloirs plongés dans une pénombre à peine dissipée
par des ampoules suspendues bien trop en hauteur
et d'autant plus clairsemées qu'il faudrait
un échafaudage pour les remplacer

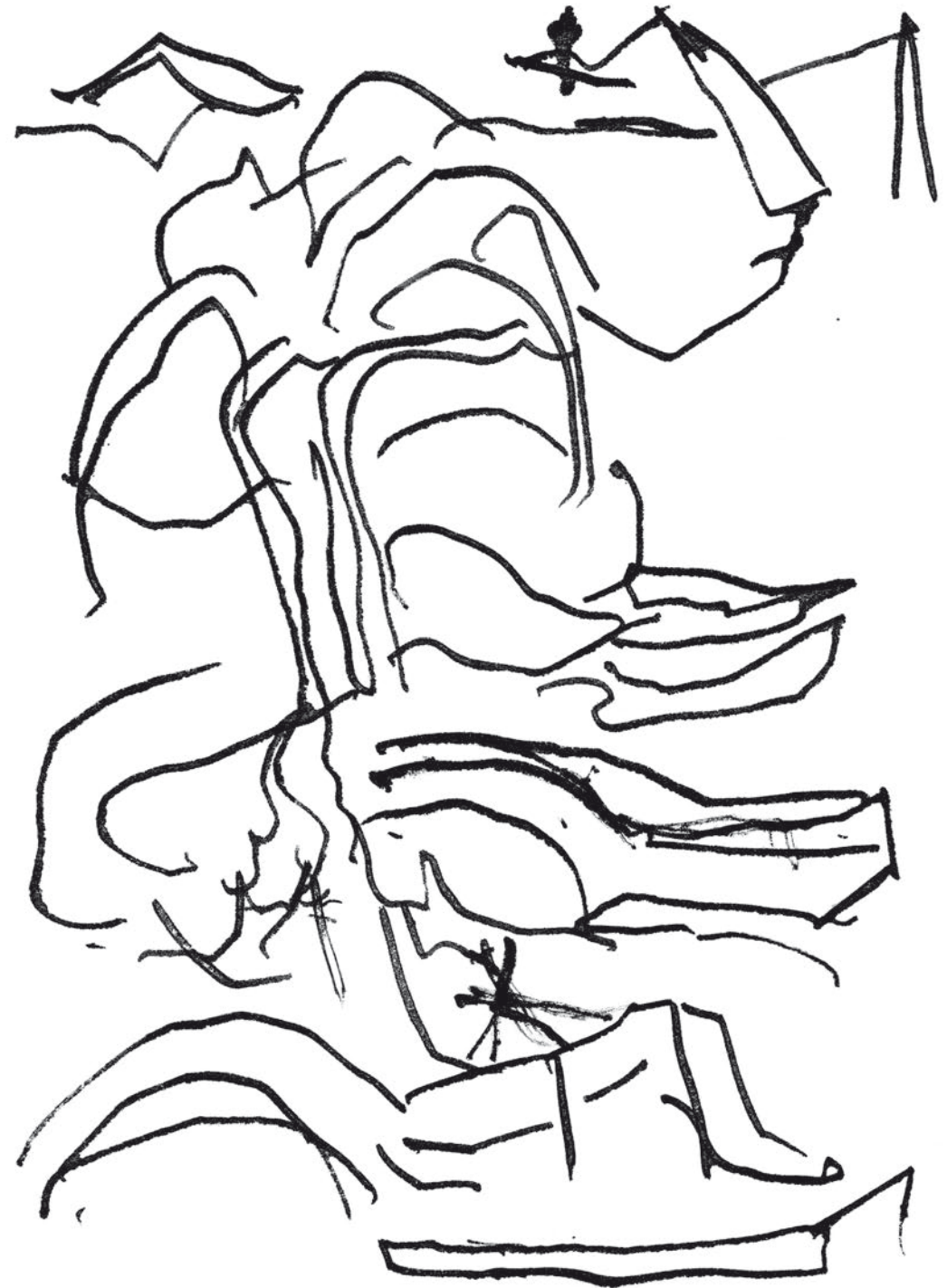
tous serrés devant quelques tables
un surveillant s'étonne rigolard il n'en viendra plus d'autres
prenez donc vos aises dispersez-vous puis s'éclipse
sans doute occupé ailleurs
pour commencer je n'ai pas le bon matériel
croyant qu'ils distribueraient un formulaire





une sorte de poison me tourne la tête
les chiens j'écoute leurs griffes sur le parquet
grand-mère et grand-père les sortent tour à tour
souliers pattes dans l'escalier miroir de miel
puis le hall et le boulevard pipi caca
grand-mère morte trotte allègre s'est offerte
une double laisse pour le labrador et le caniche géant
grand-père multiplie les promenades au lac
richelieu astiquées leurs fers claquent
une marmite chuinte sur la gazinière
le four embue la porte verre dépoli
lentement je me lève tout habillé
tangué vers la cuisine cherche le café
à la fenêtre pigeons s'envolent grand fracas
gagnent la gouttière en face briques aveugles
j'attrape une tasse faïence ébréchée vieux souvenir
son anse recollée me reste avec la chaleur entre les doigts
le café se répand
je retourne me coucher
grand-mère tarde grand-père dans sa chambre
rédige ses mémoires au stylo bic murmure
chantonne en turc en arménien
j'observe au plafond les reflets du boulevard
pâle toupie rythmée par les persiennes
souffle ralenti somnole

à l'opéra grand-mère en beauté
tunique rouge dragons chinois dorés
fourrure chinchilla aspergée de fleur d'oranger
dans mon fauteuil deuxième galerie de côté
je me penche surplombant les crânes
grand-mère file aux toilettes







DU MÊME AUTEUR

RAISON PERDUE, récits, Deyrolle éditeur, 1996

TOM-FLY, LE PIRATE, roman, Climats, 1996

L'ÉMISSAIRE, roman, Climats, 1997

LE FESTIN DE VASE, récits, 00h00, 1998

DANS LA NUIT DES CHEVAUX, récits, Gallimard, L'Arpenteur, 2003

LA MER DU JAPON, récits, Gallimard, L'Arpenteur, 2004

CHUTE LIBRE, récits, Gallimard, L'Arpenteur, 2005

BILL EVANS LIVE, portrait, Gallimard, L'Arpenteur, 2006

LA TRAVERSÉE NUE, fragments, Gallimard, L'Arpenteur, 2009

SANS RIVE, fragments, Gallimard, L'Arpenteur, 2010



DOUZE EXEMPLAIRES CONSTITUENT
L'ÉDITION ORIGINALE DE *L'ÎLE BLANCHE* :
CHACUN CONTIENT UN DES DOUZE DESSINS
DE MONIQUE TELLO
REPRODUITS DANS L'ÉDITION COURANTE.

CET OUVRAGE,
MIS EN PAGES PAR JULIETTE ROUSSEL
(JULIETTE-ROUSSEL@ORANGE.FR),
A ÉTÉ IMPRIMÉ CHEZ OTT, À WASELONNE,
POUR LE MOIS DE FÉVRIER 2015.

ISBN 979-10-92444-02-5
© L'ATELIER CONTEMPORAIN, 2015.

PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DE LA
D.R.A.C. ET DE LA RÉGION ALSACE.

